



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Histoire Secrète De La Cour De Berlin, Ou Correspondance D'Un Voyageur François, Depuis le 5 Juillet 1786 jusqu'au 19 Janvier 1787

Ouvrage Posthume

Mirabeau, Honoré-Gabriel de Riquetti de

[S.l.], 1789

Lettre XXII. 8 Septembre 1786.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-52677](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-52677)

L E T T R E X X I I .

8 Septembre 1786.

LE six, à la revue de l'artillerie, j'étois descendu de cheval pour suivre le Roi, sur le front des troupes. Le duc de Brunswick m'a joint, &, tout en causant mortiers, bombes & batteries, nous nous séquestrions; & aussitôt que nous avons été seuls, il s'est mis à me parler de la prodigieuse connoissance que j'avois du pays, de maniere à me faire sentir qu'il avoit lu mon mémoire au Roi; puis, me parlant de l'aurore du nouveau regne, il a sauté brusquement à la politique extérieure, & après beaucoup de détails trop longs & peu utiles à rapporter, il m'a dit: „ au nom de
 „ Dieu, arrangez-vous en Hollande; mettez
 „ le Roi à son aise; le Stathouder sera-t-il ja-
 „ mais là bas autrement que *ad honores*? Vous
 „ y avez tout crédit; vous ne pouvez pas le
 „ perdre ce crédit; le parti qui vous le don-
 „ ne seroit trop en danger si vous le perdiez.
 „ Encore une fois mettez-nous à notre aise
 „ de ce côté, & je vous répons de tout le
 „ reste sur ma tête; mais hâtez-vous, je vous
 „ en prie. Je pars dimanche pour Brunswick.
 „ Venez m'y voir pendant le voyage du Roi
 „ en Silésie; nous pourrons causer librement,
 „ & nous ne le pourrons bien que là; mais
 „ écrivez à vos amis qu'ils emploient leur in-
 „ fluence à décider le ministere de France à
 „ la modération avec le prince d'Orange,
 „ qu'encore ne peut-on pas proscrire sans con-
 „ vulsions. Rien n'est mûr pour s'en passer;
 „ qu'ils le sauvent, ils ne peuvent pas rea-

„ dre un plus grand service à l'Europe. Ne
 „ font-elles donc pas connues chez vous, les
 „ formes qui ne changent rien à rien, & qui
 „ font tout supporter? „ Nous nous sommes
 séparés, parce que cela commençoit à faire
 sensation; mais dites-moi si je ne dois pas al-
 ler à Brunswick causer avec lui à son aise.

Je dois ajouter à ceci que le comte de Görtz
 a emmené huit chasseurs avec lui, qui sont
 destinés à porter ses lettres jusqu'aux frontie-
 res des Etats prussiens, afin qu'il ne passe point
 de dépêches sur terre, ni par mains étrange-
 res. Au reste, le duc de Brunswick m'a répé-
 té ce que m'avoit dit le prince Henri, & que
 j'avois oublié de mander, que l'un des princi-
 paux motifs du choix du comte de Görtz est
 son ancienne amitié avec M. de Verac.

J'ai conclu de ma conversation avec le Duc,
 qu'il étoit ou qu'il seroit bientôt le maître
 des affaires, & cela m'a expliqué le nouvel
 accès de joie, d'espoir & de présomption où
 est le prince Henri, à qui le madré Brunswic-
 kois aura persuadé, qu'avec de la patience le
 sceptre lui seroit dévolu, & que lui Duc ne
 seroit que Connétable. (on dit que Kœnigs-
 berg sera déclaré Feld-maréchal.) Cela joint
 à ce que le Duc aura fait arrondir & disparoi-
 tre les discussions d'intérêt pécuniaire, tour-
 ne la tête au Prince, qui me disoit l'autre
 jour: *que le Duc étoit le plus loyal des hommes,*
& son meilleur ami; qu'à la vérité il ne pensoit
pas ainsi il y a quinze jours; mais &c. &c. &c.
 de sorte que c'est en quinze jours que s'est
 opérée cette métamorphose. Il n'y a en résul-
 tat nulle différence entre un imbécile & l'hom-
 me d'esprit qui se laisse ainsi tromper. Il n'y a
 en résultat nulle différence entre un sot &
 l'homme d'esprit qui se laisse persuader qu'un
 sot est un homme d'esprit. Or ces deux choses

arrivent tous les jours au prince Henri. Il part le 13 pour Rheinsberg, & il en reviendra la veille du retour du Roi.

La ferveur de novice paroît se ralentir un peu. J'ai de fortes raisons de croire que Mademoiselle de Voss est prête à céder : œillades, conversations fréquentes (car cette assiduité à Schœnhausen n'est pas pour la Reine douairière), présens acceptés (un canonicat pour son frere), crédit essayé (c'est elle qui a fait placer Mademoiselle de Wierey auprès de la princesse Frédérique de Prusse) : or demander c'est promettre. En un mot, depuis l'avènement, tout annonce que le diadème est un beau fard : tant mieux au reste ; il n'y a que la chute qui puisse rendre cette maîtresse peu dangereuse ; elle est toute Angloise, & n'est pas incapable d'intrigue. D'ailleurs, quand on pense que le crédit d'une Madame du Trouffel a pu, sous un Frédéric II, donner des places, même importantes, on sent ce qui arrivera sous un autre Roi, aussitôt que l'on s'avisera que l'intrigue peut quelque chose à la cour de Berlin comme aux autres.

Madame Rietz a reçu hier un diamant de quatre mille écus. De l'argent, un titre, peut-être ses lettres de vétérançe.

On montre son fils à présent comme comte de la Marche. Il a une maison particulière.

Le général Kalchstein, disgracié par le feu Roi, & regretté de tout le monde, a reçu un régiment.

Maintenant, & jusqu'à ce que j'aie de nouveaux détails sur Berlin, voici une anecdote importante, & que je crois devoir envoyer dans l'état douteux de fanté de l'Impératrice de Russie. Il y a environ six ans qu'un jeune homme étranger au service de France,

bon gentilhomme, fut adressé à la G...-D... par une femme qui a été élevée avec elle, & qui est restée son intime amie. Ce jeune homme avoit l'intention d'entrer au service de Russie; il fut présenté au G...-D.. par la D..., qui sollicita avec de vives instances, & en sa présence même, une place pour ce jeune homme auprès de son mari.

Cependant le jeune protégé, bien fait, & d'une figure agréable, alloit souvent chez la P... Attiré par elle, fêté, distingué, comblé de bontés, il devint amoureux, & son trouble extrême l'apprit à la G...-D... Un soir de grande cour & de bal masqué, elle le fait conduire par une de ses femmes dans un appartement mal éclairé, & assez écarté de ceux où étoit la cour. Peu de momens après, la conductrice du jeune homme le quitte, en lui recommandant d'attendre, & la G...-D... arrive en domino noir. Elle ôte son masque, prend le jeune homme par la main, le conduit près d'un sofa, & l'y fait asseoir à côté d'elle. Alors la G...-D.. lui dit qu'il faut opter entre le service de France & celui de Russie, lui laissant d'ailleurs un certain tems pour se résoudre. Les agaceries, les caresses même succèdent; le jeune homme incertain, épris, éperdu d'amour & de peur, fut fort gauche au commencement de l'entrevue. La G...-D.. le rassura, l'enhardit, lui fit toutes sortes d'avances, enfin le jeune homme triompha de sa propre timidité, & fut même très-vaillant.

A cette scène de transports succéderent soudain des adieux qui tenoient autant de la terreur & du despotisme que de l'amour. La G...-D... ordonne au jeune homme du ton le plus tendre, mais le plus absolu, de dire au G...-D... qu'il ne peut accepter la place de capi-

taine qu'on lui destinoit; elle ajoute qu'il faut partir, partir aussitôt; qu'il lui en coûteroit la tête, si la moindre chose transpiroit; enfin elle le presse de demander une marque de souvenir; & le jeune homme, effrayé, saisi, tremblant, demande un ruban noir qu'elle détache de son domino; il reçoit ce gage; il perd tellement la tête, qu'il part du bal même, & quitte Pétersbourg, sans prendre ni moyens de correspondance, ni arrangemens pour l'avenir, ni précautions d'aucun genre pour sa fortune. Très peu de jours après il vuida le pays, courant jour & nuit, & n'écrivant au G.-D.... qu'après avoir franchi les frontieres de Russie; il en a reçu une réponse très-gracieuse, s'en est tenu là, & est revenu en France où il fuit le service. Cet homme a peu de caractère, mais il ne manque pas d'esprit; dirigé, il pourroit assurément être utile, du moins pour courir une chance aussi extraordinaire; mais alors il faudroit qu'il allât en Russie avant le changement de regne, & qu'il tâtât le terrain, aujourd'hui que la C.-D... n'a plus tant de peur. Je ne le connois point personnellement; mais je puis disposer de son ami intime, qui est un homme parfaitement sûr. Au reste, je n'ai pas cru devoir nommer le héros de l'aventure, qu'il n'est pas nécessaire de connoître, si l'on ne veut pas s'en servir. Si au contraire on croit utile de suivre cette ouverture, je le nommerai courrier par courrier.

Certainement l'Electeur de Baviere n'est pas bien. Il pourroit ne pas vivre jusqu'à l'hiver, & il paroît difficile qu'il aille jusqu'au printemps. J'irai d'ici à Dresde, afin de n'avoir pas l'air de ne m'absenter que pour le duc de Brunswick; j'y serai sept ou huit jours, autant à

Brunswick, & trois ou quatre semaines en tout. Mon voyage sera précisément du même nombre de jours que celui du Roi, pendant lequel il n'y a rien à apprendre; au lieu qu'assurément je mettrai ma course à profit, & aurai en huit jours à Brunswick, ce que je ne devinerois pas en trois mois ici.

En voilà trop long pour parler aujourd'hui de la Turquie européenne. Je doute qu'on puisse empêcher l'Empereur, s'il n'est pas dépourvu de toute habileté, d'aller le jour où il voudra, jusqu'à l'embouchure du Danube; mais aussi ce jour-là il devient l'ennemi naturel de la Russie, qui le trouveroit de trop dans la mer noire, & là peut-être avorteront des deux côtés les projets combinés. On m'assure que la Moldavie & la Walachie désirent appartenir à l'Empereur. Je ne saurois le croire, puisque ses propres paysans désertent & vont en Pologne même, plutôt que de rester chez lui; mais ces pays sont absolument ouverts, & je pense que ce n'est que dans la Romélie & la Bulgarie qu'on pourroit tenir ferme. Je crois enfin que nous seuls, par promesses ou menaces, pouvons empêcher l'Empereur de travailler à cette grande démolition; que la Russie opéreroit demain toute seule, s'il faut en croire toutes les rodomontades de Saint-Petersbourg; mais après demain que feroit-elle? Au reste vous n'ignorez pas sans doute qu'elle a reçu quelque échec; que le prince Héraclius a été obligé de déserter sa cause; qu'elle est encore une fois réduite à défendre le Mont-Caucase, comme frontière; qu'elle n'a rien sur le pendant qui lui mettroit le pied dans les entrailles ottomanes, & que ce feroit peut-être le vrai moment de lui reprendre la Crimée. Si toutes ces nouvelles sont vraies, & ces conjectures fondées, il est im-

possible que je sache, aussi bien que vous, aucune de ces choses.

La question relative au Bailliage de Wursterhausen a été accommodée très noblement par le Roi. Il le reprend, & donne annuellement cinquante mille écus au prince Henri, qui est obligé d'en laisser dix-sept au prince Ferdinand; le Bailliage n'en rapporte qu'environ quarante-trois.

Maintenant le prince Ferdinand revient contre la renonciation au Margraviat d'Anspach. Or, comme on fait que le prince Ferdinand ne veut rien & ne fait rien par lui-même, il est évident qu'il est poussé par le prince Henri, & d'autant que c'est là le *manet altâ mente repostum* contre M. de Hertzberg. Il est difficile d'imaginer rien de plus gauche & de plus propre à se brouiller à jamais avec le Roi.

J'avois toujours regardé la singularité de M. de Romanzow, de ne point draper, & son démêlé avec le comte de Finckenstein, sur le non-envoi d'un complimenteur à Petersbourg; démêlé assez vif pour que le Comte lui ait demandé s'il avoit ordre de sa cour de lui parler ainsi; comme un coup de tête de jeune homme, d'autant plus que le baron de Reeden, envoyé de Hollande, n'a pas drapé non plus par économie, & qu'ainsi l'on n'a pas mis une très-grande importance à cet appareil. D'ailleurs, comme ces débats ont très-ridiculement occupé le Corps diplomatique pendant huit jours, & que M. d'Est..., qui s'y est bien conduit, n'en aura pas fait faute à son cabinet, j'avois cru inutile d'en parler. Mais M. de Romanzow, seul entre tous les ministres étrangers, n'allant point à l'enterrement à Potsdam, cette marque d'insouciance ou de mécontentement faisant sensation & le temps nécessaire